Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 60 (2010)

Heft: 3

Buchbesprechung: De la manoeuvre napoléonienne à l'offensive à outrance. La tactique générale de l'armée française 1871-1914 [Dimitry Queloz]

Autor: Weck, Hervé de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

2 jours, Bayonne ou Toulon en 6 jours. Les courbes isochrones de l'enregistrement de la nouvelle suivent les courriers qui ont galopé et parcouru de 130 à 150 kilomètres par jour. Elles soulignent le contraste entre la France du nord sans grandes aspérités et la France des midis, plus montueuse et sans routes de poste. Une célérité supérieure aux messageries ordinaires évite bruits et rumeurs. Connaître rapidement la nouvelle est une condition nécessaire de la sécurité des villes et en avoir la primeur assure la protection des populations confessionnellement minoritaires.

Trois chapitres s'intéressent à cette quête de la sécurité et du retour au temps de la normalité: «Informer de la mort du roi»; «La mise en défense du royaume»; «Serments d'obéissance et pactes d'amitié». Institutions royales, échevinages et consulats portent à la connaissance des populations les lettres closes qui indiquent les changements à la tête de l'Etat sans délai, ou parfois, se ménagent un temps de latence pour prendre des dispositions, exceptionnellement ils falsifient l'information. Ainsi en Provence marquée par des complots ligueurs récurrents associés à des menaces maritimes gênoises et espagnoles, le gouverneur tait la mort du mort mais annonce la prétendue attaque imminente de l'Espagne. Partout, sans les habituelles querelles de préséance entre instances royales et échevinages, cité après cité, le pays se met en défense. On y prête aussi serment d'obéissance et de fidélité, en régions protestantes au roi et à l'Etat en manifestant ainsi l'éviction de la régente. Les serments d'amitié et de sauvegarde entre villes restent circonscrits aux provinces méridionales, mixtes confessionnellement.

Un chapitre particulier, «Ecritures privées et mort d'Henri IV», donne l'émotion des contemporains, en dépit de la sécheresse des propos. Hors les accusations fondées sur des projets bien réels de forfait envisagés dans les villes des Pays-Bas espagnols et dans les bastions du catholicisme en terre d'Empire surgissent les spéculations «arithmologiques» (les chiffres 7 et 14 expliqueraient «1610, année climatérique du roi») et les descriptions fantaisistes de l'assassin révélant les imaginaires de leurs auteurs (un rouquin vêtu de vert, couleur des ligueurs, qui aurait frappé de la main gauche). Avant que «La peur vaincue», celle du retour redouté à la guerre civile, ne marque le retour au temps ordinaire. Les contemporains y voient la main de la Providence; l'historien constate le triomphe posthume d'Henri le Grand et de son œuvre, la restauration de l'autorité royale et la confirmation de l'Edit de Nantes.

Mais bien au-delà de l'attention portée au début du XVIIe siècle, l'historien soucieux de renouvellement méthodologique n'aurait pas encore compris l'intérêt de ce séduisant ouvrage si on ne soulignait pas, outre ce que le grand événement apporte en soi, ce que son traitement historique novateur livre en abondance: indirectement, l'essentiel souvent caché à sa vue avec une telle précision, en l'occurrence le fonctionnement précis de Etat royal dans ses rapports évolutifs avec ses populations, en particulier urbaines, la situation d'une société et la mentalité d'une époque.

André Bandelier, Peseux

Dimitry Queloz: **De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance. La tactique générale de l'armée française 1871–1914.** Paris, Economica, 2009. 564 pp.

La thèse de Dimitry Queloz, soutenue en 2006 à l'Université de Neuchâtel, éclaire une grande question: comment l'armée française en est-elle arrivée en 1914 à entrer en guerre avec une tactique générale des grandes unités outrancièrement offensive et manœuvrière, qui provoque de lourdes pertes au début du conflit, elle qui, à la fin du Second Empire, célébrait le culte des «bonnes positions», qui

pratiquait la défensive et se montrait respectueuse du feu au début de la IIIe République?

Une des causes de la défaite en 1870, c'était une aversion de la majorité des cadres de l'armée envers toute forme de littérature et d'activité intellectuelle! Renouveau après la défaite… L'Ecole supérieure de guerre, créée en 1876, doit corriger cette grave lacune et combler le retard par rapport à l'armée allemande. Elle développe la doctrine de la *manœuvre napoléonienne* qui reste en vigueur jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, même si elle est mal comprise et fortement critiquée depuis le début du XXe siècle. Quelques mois avant le début des hostilités, cette doctrine est remplacée par une nouvelle que l'histoire retiendra sous le nom d'*offensive à outrance*.

Sous l'impulsion d'officiers-penseurs-enseignants, comme Jules Louis Lewal, L. Maillard, Henri Bonnal, Maxime Cherfils, Hippolyte Langlois et Ferdinand Foch, se développent une méthode historique fondée sur une analyse biaisée des campagnes napoléoniennes et de la guerre de 1870, ainsi qu'une *méthode positive* débouchant sur la théorie de la *manœuvre napoléonienne* qui prône l'offensive, la bataille en tant que lutte entre deux volontés opposées, l'attaque décisive, la prépondérance du chef et du moral. Cherfils défend la suprématie du choc sur le feu; Langlois, qui développe pourtant la doctrine d'emploi du fameux canon de 75, accorde la prépondérance aux facteurs moraux, reléguant le feu au second plan; Foch manifeste une tendance à l'offensive à outrance, allant jusqu'à soutenir que, «plus on est faible, plus on attaque». On privilégie la mission, qu'il faut remplir coûte que coûte, au détriment de l'appréciation de la situation, la *Beurteilung der Lage* de la *Kriegsakademie* de Berlin.

Ardant du Picq, dont les œuvres sont publiées dès 1875, a une forte influence sur l'Ecole de la *manœuvre napoléonienne* et atteint le sommet de sa notoriété vers 1900. Sa pensée s'articule autour de l'importance des forces morales, de la puissance de feu, de la manœuvre conséquence de la puissance de feu. «L'homme ne va pas au combat pour la lutte, mais pour la victoire. Il fait tout ce qui dépend de lui pour supprimer la première et assurer la seconde.» Ardant du Picq définit une tactique qui accorde une importance prépondérante au feu et rejette le choc des masses.

En 1895, la théorie de la *manœuvre napoléonienne* devient la doctrine officielle de l'armée française, mais il existe d'importantes divergences entre les penseurs de l'Ecole de guerre, dont les conceptions évoluent et dont les disciples ne se montrent pas forcément *orthodoxes*. Avec la révolution dans l'artillerie et l'apparition de la poudre sans fumée, certains contestent la théorie développée à l'Ecole de guerre. Un Lucien Cardot mise tout sur les facteurs moraux, donc la vitesse et le choc: «Vaincre c'est avancer! Avancer c'est vaincre!». La justesse des thèses peu connues d'un Philippe Pétain sera confirmée au moment de leur application au cours de la Première Guerre mondiale. Vers 1900, il apparaît que les bases historiques, sur lesquelles s'appuie l'Ecole napoléonienne, sont sans valeur réelle… Il y a un véritable bouillonnement dans la pensée militaire française entre 1900 et 1914, mais également un éclatement. Ses ténors prennent en compte les progrès techniques, ils manifestent une attitude réaliste face à la mitrailleuse ou à la nouvelle arme, l'aviation, mais il n'en va pas de même dans les forces armées.

Le commandement ne tire pas toutes les leçons des conflits récents, en dépit d'études poussées, en raison de querelles de chapelles et du manque de centralisation du pouvoir. La Première Guerre mondiale montre à quel point – au début du

moins – la fortification de campagne est peu populaire et mal maîtrisée dans l'armée française. La doctrine offensive joue un rôle important dans le retard pris dans l'artillerie lourde, qui remonte également à la très grande qualité du matériel léger, notamment la fameuse pièce de 75, et de sa doctrine d'engagement. Des problèmes budgétaires, la mauvaise organisation des services, les trop rares appels à l'industrie privée empêchent une production suffisante et la mise au point d'une doctrine d'emploi claire des nouveaux matériels. Quelle est, en général, l'attitude des militaires français face aux armes et aux matériels nouveaux? L'historiographie a mis en évidence leur rejet du modernisme, une affirmation qu'il faut très sérieusement nuancer. Ce sont surtout des facteurs structurels, économiques, démographiques qui freinent des innovations pourtant acceptées avec enthousiasme par la plupart des penseurs. En revanche, c'est à la troupe qu'on se montre le plus rétrograde.

Les structures multicéphales du haut commandement voulues par le pouvoir politique, l'absence d'un véritable centre doctrinal après 1900 empêchent le choix d'une doctrine unique et claire. L'Ecole supérieure de guerre ne se trouve en confrontation constructive, ni avec un ministère de la Guerre dont les têtes ne font que passer, ni avec un Etat-major général, très cloisonné par Arme et par Service. L'Ecole a d'autant plus d'impact qu'elle forme chaque année des dizaines de stagiaires. Toutefois, après le départ de la première génération d'enseignants, elle perd de son aura au début du XXe siècle, et la *manœuvre napoléonienne* est critiquée. Ses enseignants sont libres de penser et de parler, dans la mesure où ils ne contestent pas le régime politique ou la hiérarchie militaire; il y a donc différentes chapelles dans l'Ecole de la *manœuvre napoléonienne*. Et d'autres courants apparaissent à partir de 1900. Le trio Pétain, Debeney, Maud'huy montre les divergences qui existent entre les cours de l'Ecole supérieure de guerre et la doctrine contenue dans les nombreux règlements qui manquent souvent de cohérence. Ils sont d'ailleurs appliqués de manières très différentes selon les Grandes Unités et les corps de troupe, puisque les commandants des corps d'armée et les colonels jouissent dans ce domaine d'une grande indépendance. Il ne suffit donc pas d'analyser les règlements pour déterminer la manière dont l'armée combat réellement!

Depuis la défaite de 1870, l'armée française manifeste un esprit offensif, et l'attrait pour les forces morales date de cette époque. Les penseurs de l'Ecole napoléonienne, entre autres un Foch, transmettent à la génération du colonel de Grandmaison la croyance en la primauté de ces forces, de l'exécution sur la conception, de la mission sur le facteur «Ennemi», de la volonté sur l'intelligence. Grandmaison développe ses thèses sur l'offensive à outrance dans ses célèbres conférences de 1911, traitant de la tactique des grandes unités et non de celle des corps de troupe. Ses idées passent dans la doctrine officielle à la veille des hostilités avec la *Conduite des grandes unités* du 28 octobre 1913, le *Service des armées en campagne* du 2 décembre 1913 et le *Règlement d'infanterie* du 20 avril 1914. Vu leurs dates de parution, les nouveaux règlements ne peuvent pas être appliqués dans les troupes en août 1914! Il faut donc rechercher les causes des hécatombes de l'automne 1914 dans l'application de la théorie de la *manœuvre napoléonienne* au cours de la décennie qui a précédé le début du conflit! Les problèmes rencontrés par l'armée française en 1914 tiennent donc moins à ses armements, à la doctrine de l'*offensive à outrance*, d'ailleurs souvent mal définie par les historiens, qu'à des interprétations contestables de la *manœuvre napoléonienne* par les troupes, à une mauvaise instruction, à un corps d'officiers dont la valeur laisse à désirer.

Dimitry Queloz a dépouillé des sources foisonnantes, entre autres les cours de l'Ecole supérieure de guerre et les revues militaires, et il met en lumière le rôle complexe et parfois contradictoire des penseurs militaires, du haut commandement et des organes qui rédigent les règlements, l'autonomie, voire l'indiscipline intellectuelle des commandants à certains niveaux. Peut-être fallait-il un étranger, au-dessus de la mêlée, pour dominer un tel sujet. Est-ce pour cela que les éditions Economica ont publié cette thèse? *Hervé de Weck, Porrentruy*

Seymour Drescher: **Abolition: a history of slavery and antislavery.** Cambridge, Cambridge University Press, 2009, 471 p.

Il y a moins de deux siècles, la liberté ne constitue pas la règle mais bien l'exception. C'est l'esclavage qui est la généralité, une grande majorité de la population mondiale étant alors au service d'une minorité. Sous une forme ou une autre – esclavage, mais également servage, péonage, hilotisme, etc. – un mode de production forcé a longtemps dominé sous la quasi-totalité des latitudes. Considéré aujourd'hui comme une des composantes les plus essentielles de l'humanité, le droit à la liberté a ainsi été dénié sur le long terme au plus grand nombre. Ce n'est qu'à la fin du 18e siècle que se fissure le monolithe plurimillénaire et universel du travail forcé, dont la désagrégation perdure jusqu'à nos jours.

En dépit de sa fréquence de par le monde au cours des siècles derniers, l'esclavage a longtemps constitué une histoire «taboue». Ce n'est heureusement plus le cas depuis quelques décennies, pléthore d'ouvrages sur le sujet voyant le jour chaque année. Cependant, rares sont les productions aussi complètes et achevées que la dernière publication de Seymour Drescher parue en octobre 2009 aux Presses Universitaires de Cambridge. Intitulé *Abolition: a history of slavery and antislavery*, cet ouvrage constitue une contribution majeure à l'étude de l'histoire de l'esclavage et de ses abolitions.

Professeur d'histoire et de sociologie à l'Université de Pittsburgh, S. Drescher est l'un des spécialistes du sujet les plus renommés au monde. Tant la qualité que le nombre de ses publications au cours des quatre dernières décennies en témoignent. Récompensé en 2003 du Prix Frederick Douglass pour son ouvrage portant sur l'émancipation britannique intitulé *The Mighty Experiment*, ses divers travaux constituent tous des titres de référence.

Son dernier-né n'échappe pas à la règle. S'inscrivant dans la lignée des ouvrages qui le précèdent, il en englobe les qualités tout en les prolongeant sur les plans chronologique et spatial. L'aspect comparatif déjà au centre des intérêts de S. Drescher dans ses dernières publications est ici poussé à son paroxysme. Au prime abord focalisé sur le phénomène des émancipations dans les Amériques, l'auteur n'a cessé au cours de sa longue carrière d'élargir son angle de recherche. Dressant un panorama complet de siècles d'esclavage sur l'ensemble des continents, son dernier titre est l'aboutissement de cette ouverture de perspective.

Une compilation des recherches de l'auteur sur l'esclavage dans le Nouveau Monde constitue le cœur de l'ouvrage. Les parties II et III intitulées «Crisis» et «Contraction» traitent des prémisses du mouvement abolitionniste qui commence à lézarder l'édifice plurimillénaire de l'esclavage dès les années 1770 et la guerre d'indépendance des futurs Etats-Unis pour aboutir à son éradication en Amérique à la fin du 19e siècle. L'élargissement du prisme de recherche à d'autres continents, et par là même de la chronologie, constitue l'apport véritablement inédit de cet ouvrage. La première partie baptisée «Extension» remonte aux sources de l'escla-